ÉDOUARD LABOULAYE
DE L'INSTITUT

DERNIERS
CONTES BLEUS

GAGLIUSO — LE LOUP ET LA CHÈVRE
LE MENSONGE ET LA VÉRITÉ — LES TROIS VŒUX — PETIT HOMME
PAUVRE HANS — LA FILLE DU SOLEIL — LES TROIS BRUS
L'ÉCREVISSE
FRAGOLETTE — LA TOISON D'OR — LE JARDIN MYSTIQUE — LES TROIS MERVEILLES
LA NUIT DE SAINT-MARC

DESSINS DE HENRI PILLE ET HENRI SCOTT

EAUX-FORTES DE HENRI MANESSE

PARIS
LIBRAIRIE FURNE
JOUVET ET Cie, ÉDITEURS
5, RUE PALATINE. 5

M DCCC LXXXIV



Lefaucheux sc.

Ed. Laboulaye

JOUVET & cie EDITEURS

Imp. Ch. Chardon

d'après une photographie de Nadar



L'ÉCREVISSE

CONTE ESTHONIEN [1]

Voici un conte qui depuis bien des siècles amuse, dans leurs longues soirées, les riverains de la Baltique. Quoiqu'il ressemble plus à un de nos fabliaux qu'aux féeries du Nord, je ne l'ai rencontré dans aucun recueil français. Si tu ne le connais pas, cher lecteur, il te fera sourire; si tu le connais, tu ne

[1] *Esthnische Maerchen*, von F. Kreutzwald. uebersetz von Lœve. Dorpat, 1881.

seras pas fâché de le revoir. C'est double plaisir que de retrouver au passage un vieux conte ou un vieil ami.

Aux environs de Revel, il y avait une fois un bûcheron qui habitait une méchante cabane, située sur la lisière d'un bois, près d'un chemin abandonné. Loppi (c'était le nom de notre héros) était pauvre comme Job, et patient comme lui. Pour que rien ne manquât à la ressemblance, le ciel, dans sa miséricorde, lui avait octroyé une femme qui eût rendu des points à l'épouse du patriarche. On l'appelait Masicas, ce qui signifie, dit-on, la fraise des bois. Elle n'était pas méchante de nature et ne se fâchait jamais, quand on était de son avis ou qu'on faisait ce qu'elle voulait. Mais, le reste du temps, elle était moins douce. Si elle se taisait du matin au soir, tandis que son mari était au bois ou aux champs, en revanche, elle criait du soir au matin quand son seigneur était au logis. Il est vrai que, suivant un vieux proverbe, *les chevaux se battent quand il n'y a pas de foin au râtelier*, et l'abondance ne régnait pas dans la chaumière du bûcheron. Les araignées n'y filaient guère, car elles ne trouvaient pas une mouche à prendre dans leur toile, et deux souris, en-

trées par hasard dans ce pauvre logis, y étaient mortes de faim.

Un jour de grande misère, l'aimable Masicas grondant plus que de coutume, le bonhomme jeta sur son épaule un sac vide, sa seule richesse, et s'enfuit en soupirant. C'est avec cette besace qu'il s'en allait chaque matin chercher du travail, ou pour mieux dire, mendier quelque aumône, trop heureux quand il pouvait rapporter à la maison un morceau de pain noir, une tête de chou, quelques pommes de terre données par charité.

Il passait le long d'un étang, éclairé par les premiers feux du jour, lorsque, dans l'herbe humide de rosée, il aperçut une forme noirâtre et immobile, quelque chose comme un animal inconnu. Il s'en approche sans faire de bruit. C'était une écrevisse énorme, telle qu'il n'en avait jamais vue. Le soleil du matin, la fatigue peut-être avaient endormi la bête. La saisir au corsage, sans lui laisser le temps de se reconnaître, et la jeter dans le sac, ce fut l'affaire d'un instant. — Quelle aubaine, pensa Loppi, et comme ma femme sera contente! Il y a longtemps qu'elle ne s'est trouvée à pareille fête.

Il sautait de joie, quand tout à coup il s'arrêta et pâlit! Du fond du sac sortait une voix sépulcrale, une voix humaine; c'était l'écrevisse qui parlait.

— Holà! mon frère, disait-elle, arrête-toi, et rends-moi la liberté. Je suis la doyenne des écrevisses; j'ai plus de cent ans. Que ferais-tu de ma vieille carcasse? Un loup y userait ses dents. N'abuse pas du hasard qui m'a mis dans tes mains. Songe que je suis comme toi une créature du bon Dieu. Aie pitié de moi, si tu veux qu'un jour on ait pitié de toi.

— Écrevisse, ma mie, répondit le bûcheron, tu prêches à merveille; ne m'en veux point cependant, si je n'écoute pas ta rhétorique. Pour moi, je te laisserais volontiers courir à ta guise, mais ma femme attend mon retour pour dîner aujourd'hui. Si je rentrais les mains vides, si je lui contais que j'ai pris la plus belle des écrevisses et que je l'ai lâchée, elle ferait un tapage qu'on entendrait d'ici à Revel. Vive, comme je la connais, elle serait capable de me recevoir avec un manche à balai.

— Qu'as-tu besoin de te confesser à ta femme? demanda l'écrevisse.

Loppi se gratta l'oreille, puis le front, et, poussant un gros soupir :



LE BONHOMME JETA SUR SON ÉPAULE UN SAC VIDE
ET S'ENFUIT EN SOUPIRANT.

— Ma chère amie, dit-il, si tu connaissais Masicas, si tu savais comme elle est fine, tu ne parlerais pas de la sorte. De gré ou de force elle a une façon irrésistible de vous tirer les vers du nez. Pas moyen de lui résister. Elle vous retourne comme la peau d'un lièvre qu'on écorche, et vous oblige à dire tout ce qu'on sait, et même tout ce qu'on ne sait pas. C'est une maîtresse femme.

— Cher ami, reprit l'écrevisse, je vois que tu appartiens à la confrérie des bons maris. Je t'en félicite; mais, comme ce compliment tout sec ne ferait pas ton affaire, je t'offre de racheter ma liberté à un prix qui ne déplaira point à Madame. Ne me juge pas sur l'apparence. Je suis fée, et j'ai quelque puissance. Si tu m'écoutes, tu t'en trouveras bien; si tu fais la sourde oreille, tu ne seras pas long à t'en repentir.

— Bon Dieu! dit le bûcheron, je ne veux faire de peine à personne. Arrange-toi pour que Masicas ne soit pas mécontente; je suis tout prêt à te rendre la liberté!

— Quel est le poisson que préfère ta femme?

— Je n'en sais rien. Nous autres, pauvres gens, nous n'avons pas le temps d'être délicats. Que je ne

rentre pas chez moi les mains vides, c'est tout ce qu'il faut. Personne ne dira rien.

— Mets-moi à terre, reprit l'écrevisse, et plonge ton sac ouvert dans ce coin de l'étang. Bien — et maintenant : *Poissons dans le sac.*

Qui a jamais vu un prodige pareil? A l'instant le sac fut plein de poissons, et si plein que peu s'en fallut qu'il n'échappât des mains de son maître.

— Tu vois que tu n'as pas obligé une ingrate, dit l'écrevisse au bûcheron ébahi. Tu peux revenir ici chaque matin et emplir ta besace en répétant ces mots : *Poissons dans le sac.* Je ne m'en tiens pas là. Tu as été bon avec moi, je serai bonne avec toi. Si quelque jour tu formes un autre vœu, reviens ici et appelle-moi par ces mots solennels :

Ecrevisse, mon amie,
A mon secours, je t'en supplie.

Je répondrai à ta voix et je verrai ce que je puis faire. Un dernier mot, un conseil d'ami : Veux-tu être heureux dans ton ménage? sois discret. Ne dis rien à ta femme de ce qui s'est passé aujourd'hui.

— J'y tâcherai, Madame la fée, répondit le bûcheron.

Et, prenant l'écrevisse à la taille, il la remit douce-



ment dans l'eau, où elle plongea et disparut. Quant à lui, heureux et fier, il reprit le chemin de sa

cabane d'un pas léger, d'un cœur plus léger encore.

A peine entré au logis le bûcheron ouvrit son sac. Et voilà qu'il s'en échappe un brochet long d'une aune, une grosse carpe dorée qui sautait en l'air et retombait en bâillant, deux belles tanches, et une foule de poissons blancs. On eût dit le plus bel étalage du marché de Revel. A la vue de toute cette richesse, Masicas poussa un cri de joie, et se jeta au cou de Loppi.

— Mon mari, mon cher mari, mon amour de mari, vois-tu combien ta petite femme avait raison de te faire partir de grand matin pour chercher fortune? Une autre fois, tu l'écouteras. — La belle pêche! — Va dans le jardin, tu y trouveras un reste d'oignons et d'ail. Cours au bois, il y a de beaux champignons. Je vais te faire une soupe au poisson telle que roi ni empereur n'en a jamais goûtée. Puis nous ferons griller la carpe; ce sera un festin de bourgmestre.

Le repas fut joyeux. Masicas n'avait plus d'autre volonté que celle de son mari. Loppi se croyait revenu à la lune de miel. Mais, hélas! dès le lendemain, lundi, le poisson qu'il apporta fut reçu avec



DESSINÉ PAR H. PILLE

EAU-FORTE DE H. MANESSE

L'ECREVISSE

JOUVET & Cie EDITEURS

Imp. Ch. Chardon

plus de froideur. Le quatrième jour, Madame faisait la moue, le dimanche elle éclata.

— As-tu juré de m'enfermer dans un couvent? Suis-je une nonnain pour que tu me condamnes à un carême éternel? Y a-t-il rien de plus fade que ce poisson? Rien qu'à le voir le cœur me lève.

— Qu'est-ce qu'il te faut donc? s'écria le brave Loppi qui n'avait pas encore oublié sa misère.

— Rien de plus que ce que mange toute honnête famille de paysans. Un bon bouillon, un morceau de porc rôti. Il ne m'en faut pas davantage pour être heureuse. Je me contente de si peu.

— Il est certain, pensa le brave bûcheron, que le poisson d'étang est un peu fade, et qu'il n'y a rien de tel qu'une bonne tranche de porc pour remettre un estomac affaibli. Mais la fée sera-t-elle en état de m'accorder une si grande faveur?

Le lendemain, au point du jour, il courut à l'étang et appela sa bienfaitrice.

Ecrevisse, mon amie,
A mon secours, je t'en supplie.

Et voici une grande pince noire qui sort de l'eau,

puis une autre, puis une tête en bonnet d'évêque, avec deux gros yeux.

— Que veux-tu, mon frère? demanda une voix connue.

— Pour moi, rien, dit le bûcheron. Qu'ai-je à désirer? Mais ma femme n'a pas la poitrine forte, elle commence à se lasser du poisson; elle voudrait autre chose, un bouillon, par exemple, ou un rôti de porc.

— Ne faut-il que cela pour faire le bonheur de ta chère moitié? demanda l'écrevisse; je puis te rendre heureux. A l'heure du dîner, frappe trois fois la table avec ton petit doigt en répétant à chaque coup : *Bouillon et rôti, paraissez;* tu seras servi. Mais prends garde, peut-être les désirs de ta femme ne seront-ils pas toujours aussi modestes; ne te fais pas leur esclave, tu t'en repentirais quand il serait trop tard.

— J'y tâcherai, dit Loppi en soupirant.

A l'heure dite, le dîner parut sur la table. Masicas fut au comble de la joie. La douceur d'un agneau, la tendresse d'une colombe ne sont rien à côté de la grâce qu'elle mettait à servir son époux. Ces jours filés d'or et de soie durèrent toute une

semaine; mais bientôt le temps s'assombrit, et enfin l'orage tomba en plein sur l'innocent.



— Quand donc finira ce supplice? Veut-on me faire mourir de dégoût en me servant sans cesse ce

bouillon salé et ce porc plein de graisse? Je ne suis pas femme à supporter plus longtemps un pareil mépris.

— Que veux-tu donc, cher amour? demanda tendrement Loppi.

— Je voudrais un dîner bourgeois. Une oie farcie et des gâteaux.

Que répondre? Loppi aurait bien fait quelques observations, mais il ne se sentait pas de taille à risquer la paix de son ménage. Un regard de sa femme l'eût fait rentrer sous terre. On est si faible quand on aime!

Le pauvre homme ne ferma pas l'œil de la nuit. Dès le grand matin il prit le chemin de l'étang et se promena longtemps sur la berge, le cœur rongé de souci. Si la fée trouvait la demande indiscrète, que ferait-il? Enfin, il prit son courage à deux mains et se mit à crier :

Ecrevisse, mon amie,
A mon secours, je t'en supplie.

— Que veux-tu, mon frère? dit aussitôt une voix qui le fit tressaillir.

— Pour moi, rien, répondit-il. Qu'ai-je à désirer? Mais l'estomac de ma femme commence à se fati-

guer du bouillon et du rôti de porc. Elle voudrait quelque chose de léger, par exemple, une oie farcie et des gâteaux.

— N'est-ce que cela? répondit la bonne fée; nous essayerons de la satisfaire, pour cette fois encore. Rentre chez toi, mon frère, et ne viens plus me



voir chaque fois que ta femme voudra changer la carte de son dîner; qu'elle commande ce qu'elle veut : la table est une fidèle servante, elle lui obéira.

Chose dite, chose faite. En rentrant au logis le bûcheron trouva un repas tout préparé; assiettes et timbales d'étain, cuillers en fer battu, fourchettes

d'acier à trois dents; la fée avait fait grandement les choses. Je ne parle ni de l'oie farcie aux pommes, avec sauce aux confitures, ni d'un beau poudding aux pruneaux; rien ne manquait sur la table, pas même un flacon de cumin pour égayer la fête. Cette fois, Loppi pouvait se croire au bout de ses peines.

Hélas! c'est parfois un malheur pour un mari d'inspirer à sa femme une trop haute idée de son seigneur et maître. Masicas avait assez d'esprit pour comprendre qu'il y avait quelque peu de magie dans cette abondance merveilleuse. Un jour elle voulut savoir quel bon génie les protégeait. D'abord Loppi essaya de se taire; mais le moyen de résister à une femme si confiante, si tendre, si aimable! Loppi céda aux prières de sa moitié. Que le premier mari qui n'en ferait pas autant ose lui jeter la pierre et le dire tout haut dans son ménage; je le tiens pour plus téméraire qu'Alexandre et plus audacieux que César.

Masicas avait juré de ne révéler à personne cette précieuse confidence; elle tint son serment (il n'y avait pas de voisine à deux lieues à la ronde); mais, si elle garda ce secret, elle eut soin de ne pas l'oublier.

L'occasion s'offre vite à qui la cherche. Un soir que Masicas avait charmé son mari par sa bonne humeur et son abandon :



— Loppi, dit-elle, mon bon Loppi, tu as rencontré la fortune; mais, cette fortune, tu ne sais pas t'en servir. Tu ne penses pas à ta petite femme. Je dîne comme une princesse; je suis vêtue comme une

mendiante. Suis-je donc si vieille et si laide que tu me laisses ainsi en haillons? Ce que je t'en dis, mon amour, ce n'est point par coquetterie; il n'est qu'un seul homme à qui je veuille plaire; mais il me faut des habits de dame. Ne réponds pas que tu n'y peux rien, ajouta-t-elle avec le plus gracieux des sourires; je te connais, je sais que la fée fait toutes tes volontés. Pourrais-tu repousser la modeste prière de celle qui ne vit que pour toi?

Quand une femme demande une toilette pour être belle seulement aux yeux de son mari, quel est donc le barbare qui refuserait de faire plaisir à sa compagne, fallût-il chaque jour une robe nouvelle? Loppi n'était pas un monstre. Et même, au fond du cœur, il trouvait que Masicas n'avait pas tort. Avec leurs pauvres vêtements ils avaient l'air de manger un dîner volé. Combien leur table ne serait-elle pas plus gaie avec une maîtresse de maison en robe habillée!

Malgré ces belles raisons, Loppi n'était pas rassuré quand il se mit en route pour l'étang. Il commençait à craindre d'aller trop loin. Aussi, ne fut-ce pas sans un certain effroi qu'il appela sa bienfaitrice:

Ecrevisse, mon amie,
A mon secours, je t'en supplie.

Soudain, la fée parut au-dessus de l'eau.

— Que veux-tu, mon frère? dit-elle.

— Pour moi, rien. Qu'ai-je à désirer? Mais vous êtes si bonne, si généreuse, que ma femme forme de nouveaux souhaits un peu plus vite qu'à son tour. La bonne chère lui plaît, mais ne lui suffit plus. Ses haillons lui font sentir notre ancienne misère, il lui faudrait maintenant des habits de dame.

La bonne écrevisse se mit à rire :

— Rentre au logis, mon frère, les vœux de ta femme sont comblés.

Loppi se perdit en remerciements, et voulut à toute force baiser la patte de son amie. Il chantait tout le long de la route avec l'insouciance et la gaieté d'un pinson. Chemin faisant, il passa à côté d'une belle dame vêtue de drap, de fourrures et de soie; il s'inclinait humblement pour saluer cette noble étrangère, quand la princesse lui rit au nez et lui sauta au cou. C'était Masicas dans toute sa beauté, et, à parler franchement, elle ne le cédait à personne ni en grâce ni en majesté. C'est surtout des femmes qu'il est vrai de dire que l'habit fait le moine, et que la plume fait l'oiseau.

Cette fois Masicas était heureuse; il n'y avait pas

à s'en dédire. Mais, le malheur des gens heureux, c'est que les désirs engendrent les désirs. A quoi bon faire la dame quand on vit isolée dans une misérable chaumière, sans une voisine qu'on fasse crever de jalousie, sans un miroir pour se regarder des pieds à la tête? Il n'y avait pas huit jours que Masicas promenait son drap et sa fourrure, quand elle dit à son mari :

— J'ai réfléchi à notre nouvel état ; il est ridicule. Je ne continuerai pas à vivre de la sorte. Une table princière, une toilette élégante jurent avec un logis ouvert à tous les vents. La fée a trop d'esprit, elle t'aime trop, mon ami, pour ne pas sentir qu'elle nous doit un manoir, où je ferai la châtelaine tout le long du jour. Après cela je n'aurai plus rien à désirer.

— Hélas! nous sommes perdus, s'écria Loppi. A force de tendre la corde, elle rompra; nous tomberons dans une misère plus cruelle que celle dont nous sortons. Pourquoi ne pas nous contenter de ce que nous avons? Tant de gens seraient heureux de jouir d'un tel bien-être!

— Loppi, dit Masicas avec impatience, on ne fera jamais rien de toi, tu n'es qu'une poule mouillée...



LOPPI VOULUT A TOUTE FORCE BAISER LA PATTE DE SON AMIE.

Ne sais-tu pas qu'il n'y a que les honteux qui perdent? T'es-tu mal trouvé d'avoir suivi mes conseils?



En avant, ne crains rien; je réponds de tout.

Elle en fit tant que le bonhomme partit. Quand il se mit en route, ses jambes tremblaient. Que la fée

ne l'écoutât plus, il s'en serait peut-être consolé; mais affronter au retour le désespoir de sa femme! Il n'était pas de force à soutenir un tel assaut. Aussi ne trouva-t-il qu'un moyen de se donner du cœur, ce fut de jurer intérieurement que si l'écrevisse lui disait non, il se jetterait dans l'eau la tête la première. Si violent que fût le remède, il lui semblait moins grand que le mal.

Rien de plus brave que les poltrons aux abois. Ce fut d'une voix formidable que le bûcheron se mit à crier :

Ecrevisse, mon amie,
A mon secours, je t'en supplie.

— Que veux-tu, mon frère? dit la fée.

— Pour moi, rien. Qu'ai-je à désirer? C'est ma femme qui, malgré tous les bienfaits dont vous nous avez comblés, me tracasse jour et nuit pour que je vous fasse, bien malgré moi, une nouvelle demande.

— Oh! oh! dit l'écrevisse, ceci est une gamme nouvelle. Tu as confié notre secret à ta femme. Maintenant tu peux dire adieu à la paix de ton ménage. Et que veut-elle cette belle dame, depuis qu'elle croit me tenir en sa puissance ?

— Un manoir, bonne fée; un tout petit château,



LA CHATELAINE LUI SOURIAIT DU HAUT DU PERRON.

pour que la maison réponde aux belles robes que vous lui avez données. Faites de Masicas une baronne, elle sera si heureuse que nous n'aurons plus rien à vous demander.

— Frère, répondit gravement l'écrevisse, qu'il soit fait ainsi que ta femme le désire. Et elle disparut brusquement.

Loppi eut quelque peine à retrouver son chemin. Le pays avait changé d'aspect. C'étaient des champs en pleine culture, des prés remplis de bestiaux. Devant lui se dressait un manoir en briques, entouré d'un jardin plein de fleurs et de fruits. Quel était ce château qu'il n'avait jamais vu ? Il le regardait avec admiration, quand, du perron, descendit une dame richement vêtue. Chose étrange ! la châtelaine lui souriait et lui tendait la main : c'était Masicas.

— Enfin, dit-elle, je n'ai plus rien à souhaiter. Embrasse-moi, mon bon Loppi. Mes vœux sont comblés. Je te remercie, et je remercie la bonne fée.

Qui était ravi, enchanté ? c'était notre homme. Peut-on faire un plus beau rêve? En moins d'une heure passer de la pauvreté à la richesse, du mé-

pris à la considération, vivre dans un château auprès d'une femme gracieuse, toujours de bonne humeur, et qui ne songe qu'à vous être agréable : le bon Loppi en pleurait de tendresse.

Mais par malheur, il n'est pas de songe sans réveil. Masicas goûtait tous les plaisirs de la richesse et de la grandeur. Tous les barons et toutes les baronnes des environs se disputaient l'honneur de la visiter et de la recevoir; le gouverneur de la province était à ses pieds ; on ne parlait que de ses toilettes, de son château, de ses écuries, de ses étables. N'avait-elle pas les premiers trotteurs de la contrée, des vaches anglaises qui avaient à peine des cornes et encore moins de lait, des poules anglaises qui ne pondaient guère, mais qui étaient belles et farouches comme des faisans, des cochons anglais si gras qu'on ne leur voyait plus ni la tête ni la queue ni les pattes? Que manquait-il donc à Masicas pour être la plus heureuse des femmes ? Hélas! tout ne lui réussissait que trop bien. L'ambition lui mordait le cœur. Elle se sentait faite pour commander au loin, et ne s'en cachait plus à son mari. La grande dame voulait devenir reine.

— Ne vois-tu pas, disait-elle à Loppi, ne vois-tu

pas que chacun m'obéit avec respect? Pourquoi cela? Parce que j'ai toujours raison. Toi-même qui es plus entêté qu'une mule, tu es bien forcé de re-



connaître que je n'ai jamais tort. Je suis née pour être reine, je le sens.

Loppi se récria. On lui répondit sèchement qu'il n'était qu'un niais. A qui devait-il son château? A celle qui l'avait obligé malgré lui à retourner vers l'écrevisse. Il en serait de même cette fois. Il serait

roi, quoi qu'il en eût, et c'est à sa femme qu'il devrait la couronne.

Loppi n'avait aucune envie de régner. Il déjeunait bien et dînait mieux ; ses désirs n'allaient pas plus loin. Mais il aimait son repos par-dessus tout, et il ne pouvait ignorer qu'avec sa chère moitié il n'y avait de repos qu'à la condition de se soumettre à la volonté et aux caprices de Madame. Il se gratta le front, il soupira, on dit même qu'il jura un peu, mais il partit, et, une fois arrivé à l'étang, il appela d'une voix tendre l'écrevisse son amie.

Il vit les pinces noires sortir de l'eau, il entendit le *que veux-tu, mon frère ?* Mais il resta quelque temps sans parler, tant ce qu'il allait demander lui semblait excessif.

Enfin il répondit :

— Pour moi, je ne veux rien. Qu'ai-je à désirer ? Mais ma femme commence à se lasser de sa baronnie.

— Que veut-elle donc ? dit la fée.

— Hélas ! murmura Loppi, elle veut être reine.

— Oh ! oh ! dit l'écrevisse ; il est heureux pour elle et pour toi que tu m'aies sauvé la vie. Cette fois encore, je ferai, moi aussi, la volonté de ta femme.

Salut, mari d'une reine, je te souhaite beaucoup de plaisir. Bonsoir, prince époux !

Quand Loppi rentra chez lui, le château était devenu un palais; sa femme était reine. Valets, chambellans, pages, couraient de tous les côtés pour exécuter les ordres de la souveraine.

— Dieu soit loué, pensa le bûcheron; j'ai enfin trouvé le repos. Masicas est en haut de l'échelle, il n'y a plus à monter; et elle a tant de monde autour d'elle pour faire sa volonté, que je pourrai dormir en paix sans qu'elle ait la rage de me réveiller.

Rien de plus fragile que le bonheur des rois, si ce n'est celui des reines. Deux mois à peine passés, Masicas eut une nouvelle lubie. Elle fit chercher Loppi.

— Je m'ennuie d'être reine, lui dit-elle. La platitude de ces courtisans me fait mal au cœur. Je veux commander à des hommes libres. Va trouver la fée une dernière fois, et fais-moi donner ce que je désire.

— Bonté du ciel! s'écria Loppi, si une couronne ne te suffit pas, que te faut-il donc ? Veux-tu, par hasard, être le bon Dieu en personne ?

— Pourquoi non? répondit tranquillement Masicas. Le monde en serait-il plus mal gouverné ?

En entendant ce blasphème, Loppi regarda sa femme avec stupeur.

Évidemment la pauvre femme avait perdu la tête. Il haussa les épaules.

— Fais et dis ce que tu voudras; je ne dérangerai pas la fée pour une pareille folie.

— C'est ce que nous allons voir, cria la reine furieuse. Oublies-tu qui je suis ? Si tu ne m'obéis pas à l'instant même, je te fais couper le cou.

— J'y vais, j'y cours, dit le bûcheron. Mourir pour mourir, pensa-t-il, autant vaut que ce soit par la main de la fée que par celle de ma femme. Peut-être l'écrevisse aura-t-elle pitié de moi.

Il marchait comme un homme ivre, et se trouva sur le bord de l'eau sans savoir par quel chemin il y était venu. Aussitôt il se mit à crier comme un désespéré :

Ecrevisse, mon amie,
A mon secours, je t'en supplie !

Nulle voix ne répondit à la sienne. L'étang resta silencieux; on n'entendait pas même le vol d'un



LE CHATEAU ÉTAIT DEVENU UN PALAIS;
MASICAS ÉTAIT REINE.

moucheron. Il appela une seconde fois : point d'écho. Effrayé, il appela une troisième fois.

— Que veux-tu? répondit une voix sévère.

— Pour moi, rien. Qu'ai-je à désirer? Mais la



reine ma femme m'ordonne de venir ici une dernière fois.

— Que veut-elle encore?

Loppi se jeta à genoux : — Pardonne-moi, ce

n'est pas ma faute, elle veut être le bon Dieu.

L'écrevisse se dressa à mi-corps au-dessus de l'eau, et, tendant vers Loppi une pince menaçante :

— Ta femme est à enfermer, et toi à pendre, méchant imbécile ! C'est la lâcheté des maris qui fait la folie des femmes. Au chenil, misérable, au chenil !

Puis elle s'enfonça dans l'étang, avec une telle colère que l'eau en siffla comme si on y eût plongé un fer rouge.

Loppi était tombé le nez par terre, tel qu'un homme foudroyé. Quand il partit, la tête basse, il ne reconnut que trop le chemin qu'il avait parcouru tant de fois. La lisière du bois, bordée de maigres bouleaux et de sapins rachitiques, des flaques d'eau partout, et plus loin une cabane délabrée : il était retombé dans la pauvreté, plus misérable que jamais.

Que dirait Masicas ? Comment la consolerait-il ? Il ne se perdit pas longtemps dans ces tristes réflexions, car une sorcière en haillons lui sauta au cou, comme si elle voulait l'étrangler.

— Enfin, te voilà, monstre ! cria-t-elle. C'est toi qui nous as perdus par ta sottise et ta maladresse. C'est

toi qui as irrité contre moi ta maudite écrevisse. J'aurais dû m'y attendre. Tu ne m'as jamais aimée, tu



n'as jamais rien fait pour moi, tu n'as jamais été qu'un égoïste. Tu ne périras que de ma main!

Elle lui aurait arraché les yeux, si Loppi ne lui avait pris les deux bras, à grand'peine.

— Prends garde, Masicas; calme-toi; tu vas te faire du mal.

Peine perdue, Loppi se sentait faiblir quand soudain le cou de cette furie gonfla, son visage devint pourpre, elle se rejeta violemment en arrière, leva les bras en l'air, et tomba comme une masse. Elle était morte : la colère l'avait tuée.

Loppi pleura sa femme comme tout bon mari doit le faire. Il l'enterra de ses propres mains sous un grand sapin du voisinage. Sur la tombe il plaça une dalle funéraire et l'entoura d'un mur en pierre sèche pour écarter les animaux de la forêt. Ce triste devoir rempli, il rentra chez lui et il essaya d'oublier.

Mais le désespoir le prit : il n'était pas fait pour vivre seul.

— Que faire, que devenir? disait-il en pleurant. Me voilà isolé, abandonné, chargé de moi-même. Qui donc pensera pour moi, voudra pour moi, parlera pour moi, agira pour moi, comme faisait ma bien-aimée? Qui donc m'éveillera dix fois la nuit pour me dire ce que je dois faire le lendemain? Je ne suis plus qu'un corps sans âme un cadavre. Avec ma chère Masicas, ma vie s'est envolée. Je n'ai plus qu'à mourir.

Il disait vrai. Au retour de l'hiver, un paysan, entrant dans la forêt, aperçut un homme étendu dans la neige. C'était Loppi, mort depuis huit jours, mort de froid, de misère, de chagrin, sans qu'un ami ou un voisin lui eût fermé les yeux. Sa main glacée tenait un poinçon avec lequel il avait gravé sur la tombe ce dernier hommage rendu à celle qui avait fait le charme de sa vie :

A LA MEILLEURE
DES FEMMES,
LE PLUS INCONSOLABLE
DES MARIS.

